

Callie J. Deroy

LIENS DE SANG

Tome 1



Prologue

Certains secrets sont soigneusement gardés par ceux qui les possèdent. Ils sont murmurés dans l'ambiance feutrée d'un bureau, après un bon repas entre amis, quand l'heure est aux confidences, et aux cigares. A l'ombre d'un pommier, entre une mère et sa fille qui, se sachant seules, se confient en sirotant du thé. Et ce secret-là est sans doute le plus protégé, le plus doucement chuchoté. De sombres histoires d'adultère ou d'enfant illégitime sont plus facilement dévoilées que cette histoire-là. Combien sont au courant ? Une centaine de familles à travers le monde peut-être.

William Eddington sait depuis toujours. Ces contes ont bercé son enfance et nourri ses cauchemars pendant des années. Cela fait des générations que sa famille fait partie de « ceux qui savent ». S'il a tout dit à sa femme, Claire, il a toujours tenté de protéger sa fille. Sous le feu nourri des questions de Julia, il a feint un certain degré d'ignorance.

Il sait probablement tout ce qu'il est possible de savoir sur le sujet, mais il est hors de question pour lui de l'exposer davantage. Et par-dessus tout, William Eddington est bien trop intelligent pour ne pas prendre au sérieux les recommandations de sa propre mère. Théodora n'avait jamais explicitement formulé pourquoi, mais si cette dernière voulait à tout prix éloigner Julia de tout cela, elle avait certainement d'excellentes raisons. Meilleures encore que celles qui retiendraient tout père de faire entrer sa fille unique dans ce monde de peur et de mort...

William a jusqu'à présent admirablement réussi à préserver sa fille. Mais à vingt-cinq ans, Julia vient de prendre une décision qui va sérieusement compliquer les choses. Si la menace a toujours été présente, là, quelque part, elle sera désormais plus proche que jamais.

Parce qu'ils existent. Ils vivent parmi nous et jouent leur rôle de gens ordinaires à la perfection. Des siècles d'entraînement les ont rendus insoupçonnables. Qui pourrait imaginer ? Qui pourrait admettre que, tout près, peut-être dans la maison d'à côté, vivent des créatures que l'on pensait nées de l'imagination ?

Et pourtant... des prédateurs rôdent. Capables de tuer sans aucune hésitation, en un battement de cils. Plus forts que n'importe quelle autre espèce ayant un jour foulé le sol de notre planète.

Et ce dont ils ont besoin pour vivre et se nourrir, c'est nous.

Eux. La descendance du Dernier, le seul à avoir survécu à l'extermination qui, menée par les hommes des siècles plus tôt, les avaient tous éradiqués. Tous, sauf un. Depuis lors, sa rage envers l'espèce humaine ne l'a plus quitté. Sa haine dévorante, diluée dans le sang au fil des générations, est toujours présente, gravée dans l'âme morte de chacun de ses descendants.

William le sait, les ennuis vont commencer. Comment pourrait-il en être autrement ?

Il regarde sa montre et se dit que, justement, Julia doit être arrivée à destination.

*
* *
* *

À Lakewood, trois d'entre « eux » ne prêtent aucune attention à la Range Rover qui se gare le long de la maison de feu Théodora Eddington.

Julia, elle, ne voit même pas la voiture qui passe à ses côtés.

Ils ne soupçonnent pas à quel point leurs vies vont changer. Changer d'une manière qu'aucun n'aurait pensé possible.

1

Julia claque avec enthousiasme la portière de sa voiture, marquant ainsi la fin d'un périple de plusieurs centaines de kilomètres. Elle lève les yeux vers l'imposante maison de style colonial qui se dresse devant elle. Quelle merveille. Sa façade en bardeaux blancs resplendit sous le soleil du mois d'août.

La demeure respire toujours le même charme désuet que dans les souvenirs de Julia. Si le grand jardin, qui n'a pas été entretenu depuis des mois, s'est transformé en un gigantesque fouillis végétal, la maison n'en dégage pas moins une certaine majesté.

Sous le porche se trouve toujours le vieux rocking chair dans lequel sa grand-mère s'asseyait pour boire son thé au jasmin.

Comme il est étrange de constater que rien n'a changé.

Hormis le jardin, la maison ne semble pas avoir souffert d'avoir été ainsi abandonnée. Pas le moindre éclat de peinture bleue ne paraît manquer sur les volets.

Il faut dire que Teddy n'avait ménagé ni ses efforts ni son argent pour entretenir sa chère maison, avec un soin qui frisait la maniaquerie.

Pourquoi, alors, avoir menti à sa petite-fille en lui disant que la maison était en travaux ? Comment se fait-il que Théodora lui ait raconté tout un tas d'histoires compliquées (et fort peu vraisemblables) à chaque fois que Julia parlait de venir la voir ? Résultat, voilà plus de deux ans qu'elle n'a pas mis les pieds à Lakewood. Elle aurait préféré que les retrouvailles avec la maison de son enfance se soient faites dans de meilleures circonstances.

Mais pas le temps de s'appesantir sur des questions qui resteront sans réponses. Audrey sort à son tour de la voiture.

– Ça n'a pas changé ! déclare-t-elle. C'est splendide. J'en arriverais presque à penser que tu as eu une bonne idée...

– Arrête de râler, lui répond Julia en souriant. Tu sais bien que je n'ai que de bonnes idées !

– Ah, vraiment ? Tu veux qu'on reparle de cette fameuse soirée à Montmartre ?

Julia grimace à l'évocation ce souvenir.

– Bon, très bien... peut-être pas *que* de bonnes idées...

Alors qu'elle retourne à la contemplation de la maison, Audrey contourne la voiture pour ouvrir le coffre et jette un œil à son amie.

– Est-ce que tu veux que je te laisse faire le tour tranquillement ? demande-t-elle.

Julia lui sourit. Après tant d'années, elles se connaissent si bien qu'elles n'ont plus besoin de s'expliquer pour se comprendre. Il n'y a rien au monde qu'elle ne ferait pas pour Audrey. Elle a connu trop de trahisons pour ne pas se rendre compte de la valeur d'une telle amitié.

Elle inspire profondément et avance en direction du porche. Elle ne réalise pas encore très bien que cette fois-ci, Teddy ne sera pas là pour lui ouvrir la porte. Voilà déjà six mois qu'elle n'est plus là, et il arrive encore à sa petite fille de composer son numéro.

Toutes deux avaient toujours été très proches. La distance qui les avait séparées n'avait jamais été un obstacle à leur complicité, et elles se retrouvaient avec plaisir quand arrivait juillet.

Julia avait vécu en France la majeure partie de sa vie, mais ses étés appartenaient à Lakewood, et à Teddy.

Elle gravit les quelques marches qui mènent sous le porche, vers la porte d'entrée du même bleu profond que les volets. Elle serre dans sa main les clés de sa grand-mère, et résiste difficilement à l'envie de frapper, tant il est inconcevable pour elle que la maison soit vide.

Les clés tintent et la porte s'ouvre. Après un premier pas à l'intérieur, elle se fige, avec l'impression d'être une intruse dans cette maison qu'elle connaît par cœur.

– Je suis là Teddy, dit-elle doucement.

Elle ferme les yeux et inspire l'air... rien. L'odeur délicate du parfum de rose que la vieille dame vaporisait partout a disparu. Ça sent seulement le renfermé.

– Quelle idiote... murmure Julia pour elle-même. Évidemment, après six mois.

Teddy en serait malade si elle voyait l'état de sa maison. La poussière s'est invitée dans chaque recoin. Il faudra que les deux amies s'arment de courage pour rendre présentables les deux cent cinquante mètres carrés de la demeure.

Julia pose une main sur la rambarde en bois clair du grand escalier qui est à sa gauche, puis se tourne vers la console blanche qu'elle et sa grand-mère avaient chiné un après-midi de juillet, il y a des années. Teddy avait l'habitude d'y poser un immense vase rempli de roses pour accueillir ses visiteurs. Le miroir la surplombant est toujours là, mais les fleurs ont disparu.

Le jaune vif des murs semble avoir perdu de son éclat, comme si lui aussi portait le deuil de son enjouée propriétaire.

Le parquet en bois clair grince sous le poids de Julia, qui passe l'arche menant au salon. Tout semble endormi. Même la grande cheminée paraît attendre le feu qui la réveillera. Les canapés ivoire sont recouverts de bâches.

En parcourant la pièce des yeux, Julia se rend compte qu'elle en avait presque oublié la taille impressionnante. Les immenses bibliothèques, remplies des livres

d'art et des romans policiers que sa grand-mère affectionnait tant, occupent les deux pans de mur entourant la cheminée.

Son regard s'attarde sur les toiles impressionnistes accrochées çà et là, qui illustrent si bien la façon dont Teddy avait vécu sa vie : capturer l'instant présent.

La mort de son mari, alors que Julia était une toute jeune enfant, avait été une épreuve terrible pour sa grand-mère. Avec son regard de petite fille, elle avait eu peur de la voir perdre de sa joie de vivre et avait guetté, avec une certaine inquiétude, des signes de cela. Mais si une ombre passait parfois sur le visage de la vieille dame, jamais la gaieté ne l'avait quittée. Au contraire. Elle avait mis un point d'honneur à apprécier chaque petit bonheur de l'existence et, surtout, avait essayé d'en créer pour tous ceux qu'elle aimait.

Théodora Eddington avait régné sur sa famille avec une autorité bienveillante. Elle avait été une femme malicieuse et drôle, pleine d'énergie et aimante.

C'est donc avec résignation que Julia écrase la larme qui perle à son œil. Elle veut faire honneur à sa grand-mère.

C'est étrange, cette impression de tout découvrir pour la première fois. Dans un coin du grand salon, deux méridiennes font face à un haut meuble blanc, dans lequel se cache la télévision à écran plat de Teddy. Si la vieille dame était attachée aux valeurs ancestrales, elle estimait qu'il y avait de la place pour la modernité en toute chose.

À côté se trouve un petit bureau ancien, sur lequel reposent un encrier et une plume. Moderne certes, mais point trop n'en faut quand même...

En passant sous l'arche menant à la salle à manger, Julia retrouve l'immense table, mélange de bois blanc et de bois clair, qui avait accueilli un nombre incalculable de convives.

Cette pièce, plus petite que le salon, est habituellement baignée de lumière. Avec tous les volets fermés, elle semble triste. Les nombreuses plantes vertes en piteux état n'arrangent rien. Le vaisselier est lui aussi couvert de poussière.

La grande cuisine blanche, avec ces plans de travail couleur châtaignier, ses placards vitrés et son grand îlot central, est étrangement accueillante. Étrangement, car Julia n'a pas souvenir d'avoir vu Teddy y passer plus de dix minutes d'affilée. Elle avait restauré cette pièce avec soin, l'avait aménagée comme un cordon-bleu l'aurait fait. Avec son grand piano et des appareils électroménagers dernier cri, elle aurait pu cuisiner pour un banquet.

Mais il s'agissait pour la vieille dame d'une pièce purement décorative qui, même si elle était indispensable à sa maison, ne méritait pas qu'on y passe trop de temps.

– Comment ça va ? demande Audrey en se plaçant à côté de Julia pour lui prendre la main.

– C'est étrange, répond-elle. La maison à l'air... d'avoir perdu son âme...

Elle serre un peu plus fort dans la sienne la main de son amie.

– Allez ! La pause nostalgie est terminée ! se reprend Julia. Si on veut s'installer, on a intérêt à faire un peu de ménage. Sinon on ne trouvera même pas

où s'asseoir pour déboucher la bouteille de champagne que je vais de ce pas mettre au frigo !

Le restant de la journée est donc consacré à l'époussetage, l'aspiration et le frotage en tout genre. Mais avec une telle superficie, quand le soir arrive, elles sont loin d'avoir fini.

– Tu ne crois pas que ça va aller pour aujourd'hui ? demande Audrey.

– Oh, bon sang, si ! Je n'osais pas te le demander !

Toutes deux se laissent tomber sur le canapé ivoire, qui, fort heureusement vu leur état de saleté, est toujours bâché.

– Tu crois qu'on a quand même mérité le champagne ? s'inquiète Julia.

– Et comment ! Je vais le chercher !

Assises sur un morceau de plastique, au milieu du salon de Teddy, Julia et Audrey trinquent à leur nouvelle vie qui commence.

Nouvelle, sans doute. Et elles ne sont pas au bout de leurs surprises.

2

Alors qu'Andrew devrait être entièrement absorbé par ce qu'il est en train de faire, il se rend compte en regardant le réveil pour la troisième fois qu'il s'ennuie énormément. Pire, la jolie rousse qui gesticule au-dessus de lui, gémissante et ondulante, l'énerve au plus haut point.

Avec un peu de chance, Daniel et Lizzie sont encore à la maison.

Aussi vif que l'éclair, il retourne... la fille sur le dos. Il ne se souvient déjà plus de son prénom. Clara ? Lisa ? Lila ?

Peu importe, songe-t-il.

Il plonge son regard bleu dans le sien.

Croyant à un geste passionné de son amant, elle entreprend de lui lécher le cou. Andrew lève les yeux au ciel et se défait de cette étreinte humide. Il porte à son tour ses lèvres à la gorge de la jeune fille, en se disant qu'il va enfin lui trouver quelque chose d'intéressant. Sa bouche papillonne, effleurant la jugulaire de celle dont le nom comprend, il en est presque sûr, un L et un A.

Ses yeux deviennent noirs, ses canines s'allongent... et il la mord.

Précis et rapide.

La fille pousse un petit cri de surprise, qui se transforme en gémissement.

Alors que le liquide chaud et sirupeux coule dans sa gorge, Andrew ne ressent pas l'apaisement et le plaisir auquel il s'attendait.

Il la repousse brutalement, dégoûté. Même son sang est sans intérêt ! Il a un goût amer, certainement dû à une prise de drogue un peu trop fréquente.

Il saute du lit, abandonnant la fille haletante et alanguie qui s'y trouve et se dirige vers la salle de bains attenante. Le tout dans le plus simple appareil, sachant pertinemment qu'il n'a pas à rougir du spectacle qu'il offre. Bien au contraire.

– Ah, j'oubliais...

En une seconde, il est à nouveau sur le lit. Il se penche au-dessus d'elle et plante ses yeux dans les siens, jusqu'à ce que les pupilles de cette dernière se dilatent et perdent toute expression. Sans qu'il ait à prononcer un seul mot, les souvenirs qu'elle a de ces cinq dernières minutes s'embrument.

– Ce fut un plaisir Lola, lui susurre-t-il avec un sourire angélique.

Il reprend la direction de la salle de bains, lançant par-dessus son épaule un :

– On se rappelle ! Qu'il finit à mi-voix par un – surtout pas...

La fille sort du lit à son tour, enroulée dans le drap.

– C’est Lena ! Je m’appelle Lena...

Alors qu’il est sous la douche, Andrew pense que, décidément, les humains sont de plus en plus pénibles. Il les a toujours eus en horreur, même si les spécimens féminins s’avèrent être plutôt pratiques pour deux choses : le sexe et servir de repas. Mais même ça, elles ne savent plus le faire correctement.

Il y a un peu plus de deux siècles, il croyait ne jamais parvenir à se lasser des femmes. De leurs faveurs, et, surtout, de leur sang. Il avait cru voir s’ouvrir à lui une éternité de plaisirs tous plus exquis les uns que les autres.

Mais au fil de temps, il avait perdu son enthousiasme et elles ne représentent désormais pour lui que la possibilité de passer, dans le meilleur des cas, un moment plutôt agréable.

Trop de femmes, trop de sang, peut-être. Et trop facilement.

Une chose n’a pas changé cependant : Andrew déteste être en présence d’humains, et ce en toute autre occasion. Il ressent un certain malaise et cela le met de très, très mauvaise humeur. Il regrette le temps où l’on pouvait les tuer sans avoir à craindre quoi que ce soit.

Daniel et Lizzie ne sont pas tout à fait comme lui. Pourtant issus du même créateur, leur histoire personnelle fait qu’ils ne réagissent pas de la même manière à la présence des hommes.

Daniel, sans être à l’aise, arrive à tolérer les spécimens les moins énervants. Même si cela le plonge dans un état mélancolique et qu’il s’assombrit considérablement, il arrive à se contenir et à afficher un visage relativement neutre.

Elisabeth, elle, les trouve assez distrayants. Comme à un spectacle de marionnettes, elle s’amuse à les regarder évoluer. Mais il ne faut pas s’y tromper : elle ne leur porte pas la moindre considération et n’a aucun scrupule à les tuer.

Il est arrivé pourtant qu’elle porte un peu plus d’intérêt à quelques uns. Des hommes, bien sûr. Suffisamment pour que Daniel et Andrew la taquinaient en les appelant « les copains de Lizzie ». Si ce dernier aime à en rire, il est cependant incapable de concevoir qu’une telle chose soit possible.

Pour tous ceux qu’ils croisent, ils sont frères et sœur. Si la vie ne les a pas fait naître en tant que tel, plus de deux siècles passés ensemble les ont unis plus fortement que le hasard du sang ne l’aurait fait.

Physiquement, ils se ressemblent suffisamment pour que les humains, pas très observateurs, ne se posent pas de question quant à leur pseudo lien de parenté. Bien que d’une teinte différente, ils ont tous les trois les cheveux bruns. Andrew et Daniel, à peu près de la même taille, partagent également une carrure assez semblable.

Pour le reste, leur aisance, leur démarche, presque féline, donnent une impression de grande similarité. Si cela tient simplement du fait de leur nature commune, ceux qui ne savent pas n’y voient guère plus qu’un légitime mimétisme familial.

Ce sont leurs regards, très différents, qui constituent peut-être leur plus grand risque d'être découverts. Entre les yeux bleu azur d'Andrew, les yeux chocolat de Daniel, et ceux, noisette, de Lizzie, il n'y a vraiment rien qui les lie de ce point de vue-là.

Quant à leurs tempéraments, ils sont diamétralement opposés.

Volcanique et cynique pour l'un, sombre et posé pour l'autre, vivant et enjoué pour la dernière. Mais cela n'a jamais été un obstacle à leur entente et n'a pas empêché, non plus, l'attachement inébranlable qui les unit.

Si leurs caractères s'opposent si fortement, les deux hommes de cette étrange « fratrie » ont tout de même un point commun : leur goût prononcé pour la gent féminine. Et en plus de deux siècles, c'est un nombre impressionnant de femmes qu'ils ont chacun mené jusqu'à leur lit.

Celles qui étaient plus attirées par le magnétisme presque animal d'Andrew terminaient dans ses bras, celles qui croyaient deviner chez Daniel un romantisme qui n'existait que dans leur imagination, dans les siens.

Leur sœur voit les choses un peu différemment. Elle ne couche qu'avec des hommes auxquels elle trouve un certain intérêt. Ce qui n'est pas arrivé depuis un bon moment.

Andrew termine de s'habiller en descendant l'escalier. Daniel est visiblement sur le point de sortir, et Lizzie se recoiffe devant le miroir du couloir.

Il va s'installer dans un fauteuil club, près de la cheminée.

Une jeune fille rousse descend à son tour. Elle marque un temps d'arrêt, ne sachant comment réagir face à ces trois personnes qui ne semblent pas l'avoir remarquée. Comme on ne lui prête pas la moindre attention, elle se dirige rapidement vers la porte, passe à côté de Daniel sans oser le regarder, et s'en va sans demander son reste.

– Quel est le programme ? demande Andrew à son frère et à sa sœur, affalé dans son fauteuil.

– Toi je ne sais pas mon cher, mais moi, je vais chercher quelque chose à manger ! Je suis affamée ! déclare Lizzie.

– Bon... et toi Danny ?

– Je suis de corvée, tu ne te souviens pas ? Je dois m'occuper de la petite fille de Théodora Eddington.

– Franchement, je me demande comment tu te débrouilles pour te fourrer dans ce genre de situation... dit Andrew en posant ses pieds nus sur la table basse.

– Parce que je suis celui de nous deux qui ressemble le moins à un psychopathe. Malheureusement pour moi. Le maire me l'a demandé et je n'ai pas pu refuser.

– C'est ça d'avoir l'air d'un bon garçon ! se moque Andrew.

Il marque une pause et fronce les sourcils.

– Rappelez-moi pourquoi on fait tout ça déjà ?

– Pour ressembler à de gentils jeunes gens inoffensifs ! répond Lizzie en revenant dans le salon, ajustant sa jupe.

– On devrait retourner parcourir le monde, proteste Daniel. C’est beaucoup plus simple de ne pas avoir à faire semblant. De se nourrir sans avoir à se soucier de ce qui se passera après manger !

Lizzie soupire et passe un bras autour du cou de son frère.

– J’en ai assez de tout ça... et on n’est pas si mal ici. On est chez nous ! On en a été éloigné pendant si longtemps...

– Il n’y a vraiment que toi pour trouver plaisant le fait de revenir ici après tout ce qui s’est passé ! dit Andrew avec un haussement d’épaule.

– C’est la ville qui nous a vu naître... rétorque Lizzie, un brin nostalgique.

Voyant que ses frères ne semblent pas partager son enthousiasme, elle décide de changer d’approche.

– Allez ! Vous faites ça pour votre petite sœur adorée. Pour qu’elle soit heureuse... ajoute-t-elle en souriant de toutes ses dents.

– Bon... capitule Daniel d’un ton lugubre. Allons-y alors...

Il se retourne vers Andrew, toujours assis dans son fauteuil, un air d’ennui profond sur le visage.

– Tu veux venir avec moi ?

Ce dernier trouve la proposition hilarante.

– Non merci ! Se taper la petite fille de la vieille emmerdeuse, très peu pour moi. Maintenant qu’elle est morte, aucune envie de me farcir la descendance !

Déçu mais pas surpris, Daniel se dirige vers l’entrée.

– Amuse-toi bien, petit frère, raille Andrew alors que la porte se referme.

Lizzie et Daniel sortent en même temps, mais leur chemin se sépare au bout de quelques mètres. Lizzie part chercher de quoi manger. Daniel, lui, va retrouver une certaine Julia.

3

Sept heures. Julia se réveille, étonnée d'avoir si bien dormi. Elle s'était couchée inquiète, pensant passer une nuit agitée. Il n'en fut rien. Elle parcourt des yeux la chambre bleue, devenue depuis hier *sa* chambre. Elle l'a choisie parce qu'elle a toujours eu une affection particulière pour cette pièce. Teddy l'avait décorée, comme son nom l'indique, dans un joli camaïeu de bleus, avec des touches d'ivoire. Un grand lit à baldaquin, surplombé d'une étoffe bleue soyeuse et légèrement irisée, trône au milieu d'une pièce aux dimensions plus qu'agréables.

Un fauteuil de style Empire, tendu de tissu façon toile de Jouy, repose dans un coin. Juste à côté se trouve une commode blanche, qui ressort particulièrement bien sur le papier-peint aux grosses rayures bleues et ivoire. Trois petites toiles, représentant des fleurs stylisées, occupent l'autre pan de mur, avec, en dessous de celles-ci, une coiffeuse et son tabouret. De son lit, Julia voit la cime de l'oranger qui se trouve dans le jardin se découper sur un ciel parfaitement bleu.

Elle se lève avec l'intention de prendre une douche. Elle aura probablement le temps de préparer le petit déjeuner avant qu'Audrey ne se réveille.

En traversant le couloir, elle s'arrête, pour la dixième fois depuis hier, devant la porte de la chambre qui fut celle de Teddy. Elle n'a pas encore trouvé le courage d'y entrer. Elle pose sa main sur la poignée, inspire profondément, mais finit par la retirer. Ce ne sera pas pour cette fois-ci non plus.

Douchée et habillée, elle descend l'escalier sans bruit et entreprend la préparation du petit déjeuner. Alors qu'elle a presque fini, Audrey émerge à son tour.

– Je crois que je vais adorer vivre avec toi ! dit-elle en s'asseyant devant des tartines et un gros pot de confiture.

Une tasse de café, apportée par Julia, complète cet appétissant tableau.

– Alors ? La chambre aux jonquilles est-elle confortable ?

C'est sur cette pièce qu'Audrey a jeté son dévolu.

– Une merveille ! Je ne sais pas où ta grand-mère a trouvé ces oreillers, mais on croirait poser la tête sur quelque chose qui n'existe pas sur Terre !

– Connaissant Teddy, ça ne m'étonnerait qu'à moitié... répond Julia en souriant.

Le petit déjeuner terminé, le bavardage et les rires aussi, Julia décide de se remettre au ménage.

– Je prends une douche et je te rejoins, décrète Audrey.

– Laisse tomber, va. Tu m’as déjà beaucoup aidée hier.

– Oui, bien sûr. Je vais prendre un bain, me mettre du vernis à ongles et bouquiner pendant que toi tu joues à Cendrillon ! Non, je vais t’aider. Sans compter qu’on n’a pas la journée !

Zut. Julia avait presque oublié.

À seize heures, elles ont rendez-vous avec le maire et elle ne sait plus trop qui. Un « jeune » supposé les accueillir et leur servir d’agent immobilier. Comme il était hors de question d’encombrer la maison de sa grand-mère avec ses ordinateurs et tout son matériel, elle avait décidé de trouver un bureau. Elle et Audrey y seront plus à l’aise pour travailler.

Quand elle y pense, quelle drôle d’impression ça fait ! Ne plus avoir à se lever aux aurores, se précipiter au travail, pour ne rentrer que tard le soir ! Ceci étant, après plusieurs années sans avoir pris de vraies vacances, cette coupure ne leur fera que du bien.

Juste après la mort de Teddy, Julia avait trouvé son salut dans le travail. Épuisée par les journées interminables qu’elle s’imposait, elle n’avait plus la force de penser à son chagrin. Lorsqu’elle rentrait à la maison, dans son appartement du quartier Latin, elle avait juste assez d’énergie pour se mettre au lit.

Maintenant, tout est sur les rails. Laurent est resté là-bas, à chapeauter l’ensemble et à s’assurer que les choses continuent à rouler. Il est sans aucun doute la personne en qui elle a le plus confiance, après Audrey. Mais si son ami est capable de gérer tous les aspects techniques de sa société, il ne peut se passer de Julia. La créatrice, c’est elle.

L’aventure de la marque *Juzy* a commencé il y a de cela plusieurs années. Julia a ouvert sa première boutique de vêtements dans le quartier du marais, au centre de Paris, grâce à l’argent que son père lui avait prêté. Mais c’est une chose qu’elle a encore du mal à avouer aujourd’hui.

Si elle n’a jamais manqué de rien, bien au contraire, elle considère sa bonne fortune comme une chance et non comme un dû. Elle se débrouille seule financièrement depuis bien longtemps et a même remboursé l’argent qui lui avait permis de se lancer.

Les débuts ont été difficiles, mais le bouche-à-oreille a commencé à fonctionner, et sa boutique, à décoller. Après un an, elle en a ouvert une deuxième, puis une troisième. Toutes ont connu un succès retentissant. Tant et si bien que Julia s’est retrouvée à la tête de six boutiques, réparties dans quelques grandes villes françaises. La consécration fut d’ouvrir son premier magasin aux États-Unis, à New York, il y a de cela sept mois.

C’est une réussite bien méritée. Elle a fourni un travail titanesque ces cinq dernières années. Elle avait même été jusqu’à reprendre ses études. Autodidacte et

consciente de ses lacunes, elle avait acquis le savoir-faire technique qui lui manquait en fréquentant les cours du soir d'une grande école de mode parisienne.

Mener de front la vie de chef d'entreprise et celle d'étudiante avait souvent été extrêmement complexe, et encore plus fatigant.

Mais même les jours d'épuisement, elle n'a jamais lâché. Audrey s'étant embarquée sans hésiter dans l'aventure avec elle, Julia se sentait doublement responsable.

Leur travail à toutes deux a fini par payer. Aujourd'hui, elles vivent confortablement d'un travail qu'elles adorent.

Voilà pourquoi elles ont besoin d'un bureau. Elle a bien essayé d'en trouver un à louer, mais le moins que l'on puisse dire, c'est que ce genre de chose ne court pas les rues, à Lakewood. Heureusement, le maire Pierce, un homme apparemment sympathique et affecté par la mort de Teddy, a proposé de lui en prêter un. Le fait de s'appeler Eddington a très certainement joué en sa faveur. Dans cette ville, ce n'est pas rien.

Il s'agit d'un petit local de deux pièces, au-dessus de la confiserie. Ce sera parfait. Elle y aménagera son espace de travail : un ordinateur et, surtout, tout son matériel de dessin. C'est ce qu'elle aime le plus : dessiner ses modèles. Même si beaucoup de ses confrères préfèrent l'informatique au bon vieux papier, elle ne pourrait s'en passer. Le contact du crayon sur la feuille, le grain irrégulier, unique, que l'on devine sous les aplats de couleurs... elle y projette tout ce qui se passe dans sa tête, sans autre limite que celle de son imagination. Un excellent moyen, aussi, de se vider l'esprit.

Mais pour l'heure, on en est encore à la corvée de nettoyage. Si elles s'y étaient mises hier avec un certain entrain, c'est en traînant des pieds qu'elles recommencent aujourd'hui.

Quand arrive quatorze heures, elles ont enfin terminé. La maison, même si elle ne brille pas de mille feux, ne représente plus une menace de mort certaine pour quelqu'un d'asthmatique se trouvant dans un rayon de moins de cent mètres. Soulagées, elles se servent un verre d'eau gazeuse et sortent s'asseoir sous le porche.

– Je crois qu'on est bonne pour reprendre une douche, constate Julia en regardant son short en jean et son débardeur qui, quelques heures plus tôt, étaient d'un blanc immaculé.

– Quel optimisme ! Je dirai plutôt deux !

Audrey n'a effectivement pas meilleure allure. Une grosse traînée grise lui barre le front.

En souriant, Julia porte son verre à ses lèvres. Mais quand elle lève les yeux, son visage se décompose lentement.

Devant elle s'étend une réplique miniature de la jungle amazonienne. Si l'intérieur de la demeure a retrouvé de sa superbe, à l'extérieur, c'est une toute autre histoire. Les yeux d'Audrey suivent le même chemin que ceux de son amie et son visage prend la même expression.

Après une minute de silence abattu, elle se tourne vers Julia.

– Qu’est-ce qu’on fait ?

– On se douche, on s’habille et on va faire un tour en ville avant qu’il ne soit l’heure de voir le maire !

– Mais... et le jardin ?

Julia se remet debout et prend son amie par la main.

– On appelle un gentil monsieur et on lui demande de le faire !

Elle n’insiste pas.

Prête la première, Julia finit de se coiffer devant le miroir de l’entrée. Une simple queue-de-cheval dont elle libère quelques mèches pour créer une impression de flou artistique fera l’affaire. Elle n’a enfilé qu’une robe légère à bretelles, blanche, avec une taille empire et lui arrivant au-dessus du genou, mais elle a peur d’avoir chaud.

Pas le temps de se poser plus de questions. Audrey arrive, vêtue elle d’un short écru, d’une tunique verte et de spartiates. Du coup, Julia pense à changer de chaussures. Elle a peur d’avoir mal aux pieds avec ses nouvelles sandales compensées. Oh et puis zut ! Il faut vivre dangereusement parfois...

Elles s’installent dans la Range Rover et prennent la direction du centre ville, bénissant l’inventeur de la climatisation. Il leur reste une heure avant leur rendez-vous. Juste ce qu’il faut pour une petite balade et un verre à la terrasse d’un café.

Le centre ville de Lakewood ressemble exactement à ce à quoi on peut s’attendre. La jolie rue principale est bordée de bâtiments anciens, arborée et dotée de petits commerces aux vitrines colorées. On y trouve un bar et quelques restaurants. Elle mène à une place de taille respectable, pourvue d’une fontaine, où se trouvent la mairie, la bibliothèque et un café agrémenté d’une terrasse, aujourd’hui pleine à craquer.

Les deux amies se garent et remontent Main Street à pied. Elles s’arrêtent devant chaque vitrine, discutent, rient souvent aux éclats. Julia raconte à Audrey tous les souvenirs qui lui reviennent, tandis qu’elles marchent, bras-dessus, bras-dessous, dans cette rue qu’elle connaît bien.

Les gens ont l’air heureux. Il fait beau et l’ombre des nombreux arbres apporte une fraîcheur loin d’être superflue.

Arrivées sur la place, elles décident de s’installer à la terrasse du café. Les miracles existent : elles trouvent une table de libre.

Le serveur arrive et prend leur commande. Une limonade et un Coca light. Lorsqu’il revient, il s’adresse aux deux filles :

– Vous êtes nouvelles dans le coin, non ?

– Moi oui, mais elle non ! répond Audrey en pointant un doigt vers son amie.

– Ma grand-mère a vécu ici presque toute sa vie, explique Julia, un peu gênée. J’ai passé ici un bon nombre d’étés.

Le regard du jeune serveur s’éclaire.

– Vous êtes la petite-fille de Théodora, c’est ça ?

L'intéressée acquiesce.

– Désolé pour votre grand-mère, dit-il en la détaillant avec intérêt. Si jamais vous avez besoin de quelque chose, n'importe quoi hein, je suis là tous les jours...

En voyant l'air de petit garçon qu'il prend soudain, Julia ne peut s'empêcher de sourire. Audrey, elle, affiche un air positivement ravi.

Le jeune homme fait quelques pas, son plateau plein de boissons diverses, mais fait presque aussitôt demi-tour.

– Au fait, je m'appelle Jack... voilà... Jack... et je suis là tous les jours...

Il rougit légèrement et s'en retourne servir les clients assoiffés du café.

À peine a-t-il fait trois pas qu'Audrey se tourne vers Julia.

– Il est mignon, non ? Qu'est-ce que tu en dis ? Tu veux qu'on lui laisse ton numéro ?

Julia lève les yeux au ciel.

– Non Audrey.

– Mais pourquoi ? Tu ne vas pas rester seule pour toujours ! Il est plus que temps de passer à autre chose ma belle !

– Je sais pas... j'ai pas envie, tu comprends ?

– Absolument pas.

Audrey marque une pause pour avaler une gorgée de Coca Light et reprend, un air de sagesse millénaire sur le visage :

– Tu sais, le sexe, ça conserve. Continue comme ça et tu vas ressembler à une vieille pomme d'ici deux ou trois ans.

Julia rit. Elle se lève et dépose quelques billets sur la table. Mais pas de numéro de téléphone.

– Il est temps d'y aller. On ne va pas faire attendre monsieur le maire !

Audrey soupire et la suit.

– Ok. Remarque, il est peut-être super canon !

– Il est surtout *super marié* ! Allez, viens !

Les deux amies s'éloignent.

Elles sont déjà trop loin pour entendre Jack le serveur renverser le contenu de son plateau sur un malheureux client. Il n'a pas réussi à quitter Julia des yeux.

Le trajet jusqu'à la mairie ne dure pas plus d'une minute. Il est convenu qu'ils se retrouvent devant le bâtiment. Julia aperçoit un grand homme d'une cinquantaine d'années, impeccablement coiffé, vêtu d'un pantalon de costume et d'une chemisette. Ce doit être lui.

– Monsieur le maire ?

– Ah ! Mademoiselle Eddington ! Quel plaisir ! Toutes mes condoléances pour votre grand-mère. C'était une femme admirable. Elle nous manque énormément, déclare-t-il avec un débit de mitraille.

Julia baisse les yeux et remercie Allan Pierce. Elle présente son amie et la discussion s'engage. Au bout de quelques minutes, le maire regarde sa montre.

– Je suis désolé pour le retard. Il devrait déjà être là. Ah, les jeunes ! Mais vous allez voir, c'est un garçon tout à fait charmant. Juste un peu timide, peut-être.

Il scrute les alentours, commençant à s'impatienter. Il n'est visiblement pas le genre d'homme qui aime perdre du temps.

– Ah ! Le voilà ! dit-il en se dirigeant vers quelqu'un qui se trouve derrière Julia.

Avant même de se retourner, elle le sent. Comme on sentirait un courant d'air. Une réaction épidermique.

Enfin. Depuis le temps qu'elle en entend parler, elle va finalement raccrocher ce qu'elle a entendu à la réalité.

En une fraction de seconde, elle comprend. Les excuses de Teddy, ses mensonges. Sa grand-mère avait tout fait pour l'éloigner et elle, elle s'est jetée toute seule dans la gueule du loup.

Son esprit bouillonne. Elle sait qu'elle devrait avoir peur.

Mais le sentiment qui l'anime, rendu incroyablement intense par toutes ces années passées à les imaginer, par toutes ces questions restées sans réponses, c'est une curiosité brûlante.

Elle se retourne et le voit. Pour la toute première fois, elle croise le regard de l'un d'eux.

Un vampire.

Au volant de sa DS noire, Daniel passe la quasi-totalité du trajet jusqu'à la mairie à pester. Mais qu'est-ce qui lui a pris, ce jour-là ? Il avait été tellement désarçonné par la demande du maire Pierce qu'il n'avait pu trouver d'excuse satisfaisante. Le voilà maintenant en route pour jouer les G.O. pour une Eddington...

Arrêté à un feu, il observe les humains qui se promènent. Avec la chaleur qu'il fait, il se dit que son jean foncé et son T-shirt noir pourraient paraître suspects. S'il ressent les écarts de température, ils ne lui procurent pour autant aucun inconfort. Mais quoi ? Il aurait dû mettre un short et des sandales ? Cette simple idée le fait frémir.

La mode n'avait pas été en s'améliorant, au cours des deux cents dernières années... tout cet étalage de peaux moites n'est pas pour le ravir. Quel plaisir y a-t-il maintenant à déshabiller une femme ? Pour certaines, on a déjà vu les trois quarts de ce qu'il y a à voir avant même de lui avoir dit *Bonjour*.

Daniel arrive et se gare à la hâte. Il sait qu'il est en retard, et que, pour les humains, le temps est une chose importante. Il n'a pas envie de passer l'après-midi avec une Eddington grognon. Un désagrément à la fois lui suffit.

Mais à peine ouvre-t-il la portière qu'il sent son humeur s'assombrir. Sur la place se masse un grand nombre d'humains. Cette manie qu'ils ont de tous sortir en même temps dès qu'il y a un rayon de soleil ! Il se sent tellement maussade soudainement qu'il songe à faire demi-tour. Non, c'est impossible. Malheureusement.

– Allons-y, s'encourage-t-il tout haut.

S'il peut se trouver en présence de quelques uns sans que cela ne le dérange trop, il n'y trouve cependant pas le moindre intérêt. Et trop d'humains au même endroit le dépriment horriblement.

La plupart du temps, il trouve même celles avec qui il couche d'un ennui affligeant, une fois l'acte en lui même terminé. Après le sexe et le sang, il ne voit rien à en tirer. Sauf pour de très rares spécimens, qui avaient su se montrer plus intelligents et passionnés que les autres. Mais son intérêt n'avait jamais duré plus d'une ou deux nuits. Et cela n'est pas arrivé depuis très longtemps.

Il n'est pas, comme Andrew, féru de chasse. Si ça amuse ce dernier de séduire les humaines, de voir avec quelle facilité il arrive à les faire coucher avec lui,

Daniel s'est lassé de tout ça depuis une bonne cinquantaine d'années. C'est devenu si simple...

Il y a un siècle ou deux, amener une femme jusqu'à son lit était un vrai défi ! Il fallait être habile pour la convaincre de casser les codes, de passer outre la morale et la bienséance. Lorsqu'on avait enfin réussi, il fallait encore faire montre de doigté pour la dévêtir. Et quel suspens ! Ce pour quoi on s'était donné tant de mal allait-il en valoir la peine ? Qu'allait-on découvrir sous toutes ces couches de tissus ? Son sang allait-il avoir le goût exquis qu'on avait imaginé ?

Daniel se sent presque nostalgique en traversant la place. La vue de tous ces corps dénudés est parfois agréable, mais enlève tout mystère. M. Fitzpatrick, rubicond et transpirant dans son marcel, le salue. Ce corps-ci peut bien garder tous les mystères qu'il veut...

C'est alors qu'un jeune homme d'une vingtaine d'années bouscule Daniel en passant à sa hauteur.

Pendant une demi-seconde, son instinct de tueur le submerge. Ce qu'il a en lui n'est que brutalité sanglante. Ces yeux deviennent d'un noir incandescent, ses canines sont prêtes à déchirer de la peau.

Mais il a l'habitude de se contenir. La demi-seconde qui suit, ses iris reprennent leur habituelle couleur chocolat et ses dents une taille tout ce qu'il y a de plus normale.

– Désolé, mec ! lui lance le jeune homme, inconscient de ce à quoi il a échappé.

– Pas de mal, marmonne Daniel en prenant sur lui.

Bon sang, l'après-midi va être sacrément long.

Il repère enfin la haute silhouette du maire Pierce. Il discute avec deux filles. Elles sont de dos. Elles sont toutes les deux blondes, mais celle qui a une queue-de-cheval les a beaucoup plus claires. Elle a l'air d'avoir de jolies jambes.

Le maire l'aperçoit et fait quelques pas dans sa direction. Il entend un « Ah, le voilà ! » qu'il n'aurait distingué avec des oreilles humaines.

– Daniel ! Comment allez-vous, mon grand ? lui demande l'élue qui a fait quelques pas dans sa direction.

Les deux filles se retournent.

Elle a les mêmes yeux que sa grand-mère, pense immédiatement Daniel en regardant celle dont le nom de famille est sans aucun doute Eddington. De la même forme, en amande, et de la même couleur, un vert irisé. Bien plus jolis sur le visage de la jeune fille.

Il la détaille avec la rapidité que sa condition de prédateur lui permet. Quelques centièmes de secondes.

Beau visage. Avec des lèvres pleines, mais pas trop. Un nez droit très légèrement retroussé. Fine, mais avec, lui semble-t-il, des courbes très féminines. Jolis seins aussi. Sa copine est mignonne, mais dans un genre plus banal.

– Daniel, je vous présente Julia Théodora Eddington De Fontenange, récite le maire Pierce, enchanté.